FRC, 2
12502
Coe
FC
1894

Entre ces Peupliers paisibles
Repose Jean Jacques Rouſſeau

Approchez Cœurs droits et ſensibles
Votre ami dort ſous ce tombeau

154

LA FÊTE
DE
J. J. ROUSSEAU.

INTERMÈDE EN PROSE, MÊLÉE DE CHANTS.

REPRÉSENTÉE

SUR LE THÉATRE DES AMIS DE LA PATRIE,
rue de Louvois.

POUR LE PEUPLE.

Le jour fixé par la CONVENTION NATIONALE,
Pour la translation des cendres de
JEAN-JACQUES ROUSSEAU au Panthéon.

PAR le citoyen DUSAUSOIR.

A PARIS,

Chez DUFART, Imprimeur-Libraire, rue Honoré, Maison d'Auvergne, N°. 100, près la ci-devant église Roch.

An III de la République.

THE NEWBERRY LIBRARY

NOMS DES PERSONNAGES.

La Citoyenne veuve Rousseau.
Le Citoyen Maire.
La Cit. Pauline, femme du Maire.
Justin, jeune Paysan.
Alain, autre Paysan.
Officiers Municipaux.
Garde Nationale.
Villageois et Villageoises.

Citoyen Berger.
Citoyen Valville.
Citoyenne Serigny.
Citoyen Ducaire.
Citoyen Laforest.

La Scène se passe dans la commune d'Ermenonville.

AUX ARTISTES
DU THÉATRE
DES AMIS DE LA PATRIE (1).

Vous qui de vos talens faites un noble usage,
Recevez mes remercîmens ;
Aux mânes de Rousseau, quand je rendis hommage,
Je devinai vos sentimens.
Artistes indulgens, pour vous tout est facile !
Par votre charme séducteur,
Ducaire, Laforet, Valville, (2)
Vous faites oublier l'auteur.
Quand le public a vu la naïve Colette,
Sur l'ombre de Rousseau répandre quelques pleurs ;
Est-ce là, disoit-il, cette Zulmé follette
Dont l'aimable gaîté sut captiver nos cœurs ? (3)

(1) Ce foible ouvrage a été accueilli avec intérêt par l'entrepreneur de ce théâtre, et par les artistes qui le composent ; ceux-ci, malgré le travail pénible dont ils sont constamment occupés, se sont empressés de réunir leurs talens, pour convaincre le Public, que pour eux il n'est point de foible ouvrage, quand il s'agit de prouver que c'est à juste titre qu'ils ont donné à leur théâtre, le titre de celui des Amis de la Patrie.

(2) Acteurs, dont les talens connus deviennent chaque jour plus agréables au Public.

(3) La citoyenne Serigny, jeune actrice, aussi estimable dans la Société qu'aimable sur la Scène.

Toi qui de la nature a surpris le pinceau,
De Tatillon cesses le bavardage,
Berger, (4) quand de ton cœur tu parles le langage,
Tu peux bien être aussi la veuve de Rousseau.

---

(4) La citoyenne Berger, chargée du rôle de la veuve Tatillon, dans Zélia, une des premières duegnes de la Scène lyrique, et digne émule de la célèbre Gonthier.

LA FÊTE
DE
J. J. ROUSSEAU.

Le Théâtre représente une place, en face du château d'Ermenonville, dont on entrevoit le parc dans le fonds. Au milieu est placée la statue de la Liberté ; un peu devant est un pied-d'estal.

L'orchestre exécute l'ouverture du Dévin du Village.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Citoyen MAIRE, PAULINE.

PAULINE, regardant avec attendrissement le côté des jardins où étoit située l'isle des Peupliers.

AIR : *J'ai perdu tout mon bonheur.*

NOTRE sage bienfaiteur,
Qui faisoit notre bonheur,
Rousseau nous délaisse ! *bis. fin.*
Qui peut nous dédommager ?
Je voudrois n'y plus songer !

Hélas !
Hélas !
Hélas !
Qui peut nous dédommager ;
Je voudrois n'y plus songer,
J'y songe sans cesse ! *bis.*
O toi notre bienfaiteur, &c. *Jusqu'au mot fin.*

Le citoyen MAIRE.

Rassure-toi, ma bonne Pauline, j'espère que mon projet réussira : c'est aujourd'hui qu'on transporte au Panthéon les cendres du Philosophe célèbre que nous ne pouvons oublier ; c'est une fête pour toute la République, et j'espère qu'en apprenant l'honneur si justement mérité, que notre auguste Sénat décerne à ce grand homme, la citoyenne Rousseau trouvera le plus sûr moyen de se consoler de sa perte.

PAULINE.

J'ai le même espoir, et vous connoissez bien le cœur de mon amie ; je n'en suis pas étonnée, vous l'avez jugé d'après le votre.

AIR : *Non non, Colette n'est point trompeuse.*

Non non ! votre ame n'est pas trompeuse !
Toujours juste et généreux,
Faire le bien, c'est la rendre heureuse ;
Oui ! c'est remplir tous vos vœux. *bis.*
Qui ! mieux que vous apprécie
Le véritable bonheur ?
C'est l'amour de la Patrie
Qui brûle dans votre cœur.

Non non,
Non non,
Non non ! votre ame n'est point trompeuse!
Toujours juste et généreux,
Faire le bien c'est la rendre heureuse ;
Oui ! c'est remplir tous vos vœux. *bis.*

Quelle reconnoissance nos habitans ne vous devront-ils pas? Mais déjà depuis long-tems, vous avez acquis des droits à tous nos sentimens.

LE MAIRE.

C'est être utile à ses concitoyens, que ne rien négliger pour ordonner des fêtes aussi intéressantes à l'humanité, que celle que nous préparons aujourd'hui : l'immortel Rousseau éclaira les hommes ; les Français lui doivent leur liberté, et je suis fier d'être destiné à lui peindre la reconnoissance d'un peuple brave et sensible, en jettant quelques fleurs sur sa tombe.

AIR : *Je suis Lindor. Musique de Paeisello.*

Oui, c'est pour moi le plus doux des salaires!
De mon dessein, relevés moins l'éclat ; *bis.*
Le plus beau droit qui flatte un magistrat,
C'est le devoir de consoler ses frères.

Je me suis échappé un instant pour vous prévenir de mon projet ; je retourne à la Maison Commune, pour faire commencer la

fête ; attendez ici la citoyenne Rousseau : quand elle sera arrivée, vous viendrez ensemble vous joindre au cortège. *Il sort.*

SCÈNE II.

PAULINE, *regardant son mari avec attendrissement.*

QUE je suis heureuse de partager le sort d'un si parfaitement honnête homme ! Quelle délicatesse pour ménager la sensibilité des malheureux ! Que j'aime à lui rendre justice ! Qu'il mérite bien l'amitié dont le peuple l'environne et dont il est si jaloux ! .... Ah, oui ! je le sens bien ! on respecte davantage les lois, quand ceux qui en sont les organes savent se faire aimer ! et toi, veuve de l'incomparable Rousseau ! O mon amie ! Je cesse de te plaindre : combien tu vas être heureuse ; ne pleures plus le grand homme qui honora ta vie ! Amie trop heureuse ! tu vas moissonner les palmes que les arts ont fait croître pour lui ; moi-même, moi, ton amie ! je partage ta gloire, et m'enorgueillis de pouvoir dire avec toute la France :

AIR :

AIR : *Dans les bosquets de Cithère.*

Toi dont la rare sagesse
Eclaira l'humanité ;
Le travail de ta jeunesse
Prépara la liberté ;
Ta vertu patriotique
S'élança dès ton berceau ;
Reçois la palme civique
Dont on orne ton tombeau.

Au sein même des alarmes
Tu sus goûter le bonheur ;
Par de bienfaisantes larmes,
Tu soulageas la douleur ;
C'est toi qui rendis aux mères
Un plaisir consolateur ;
En répandant tes lumières,
Tu dissipas leur erreur.

Mais la voici, cette amie à laquelle je suis si fortement attachée ; elle ignore encore que la fête qui se prépare l'intéresse si particulièrement.

SCÈNE III.

PAULINE, LA VEUVE ROUSSEAU.

PAULINE.

Vous m'avez, ma chère amie, fait attendre plus long-tems que vous ne pensiez.

La veuve ROUSSEAU.

Ce n'est pas ma faute ; mais nous arri-

verons à tems; la cérémonie n'est pas encore commencée.

PAULINE.

Elle ne tardera pas. (*On entend dans le lointain les tambours qui battent le rassemblement.*) Entendez-vous le bruit des tambours; c'est dans ce lieu que le cortège doit se rendre; irons-nous le joindre, ou l'attendrons nous ici?

La veuve ROUSSEAU.

Allons nous y réunir; je ne veux rien perdre de cette fête auguste.

PAULINE.

O ma chère amie, quand vous en connoîtrez les motifs, elle vous deviendra plus intéressante.

La veuve ROUSSEAU.

Quels qu'ils puissent être; c'est une fête de la Patrie; elle est bien chère à mon cœur.

PAULINE.

Oui! Mais encore, en est-il qui nous touchent plus personnellement; et ce jour doit être le plus beau de votre vie.

La veuve ROUSSEAU, *avec étonnement.*

Que voulez-vous dire?

PAULINE.

Il ne m'est plus possible de vous le laisser ignorer ; c'est aujourd'hui que la Patrie reconnoissante, décerne à Jean-Jacques les honneurs du Panthéon, et toute la République s'empresse d'obéir au décret immortel, que nos Législateurs ont rendu, pour célébrer la mémoire du Philosophe à qui la France doit sa liberté.

La veuve ROUSSEAU, *embrassant Pauline, et laissant couler des larmes de joie.*

O mon amie ! laissez-moi respirer ! Oh combien vous me faites éprouver de joie !..... Pardonnez ! .... Je ne puis m'en défendre, et tout se réunit en ce jour, pour me rendre la femme la plus heureuse. O Jean-Jacques ! O mon digne époux ! Je ne te pleure plus ; mes larmes t'offenseroient.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

La liberté, la nature
Doivent guider mes accens ;
Et je te ferois injure
Par des regrets impuissans ;
Ta gloire en seroit flétrie,
Car dans tes derniers momens,
Le doux nom de la Patrie
Animoit encore tes chants.

PAULINE.

Voilà des sentimens dignes du grand homme que l'on célèbre, et qui doivent caractériser la compagne qu'il avoit unie à son sort.

(On voit paroître la marche. Un détachement de la Garde nationale, un tambour en tête la précède. Deux jeunes villageoises, vêtues en blanc, ornées de rubans tricolores : tiennent un coussin sur lequel est placée la *Nouvelle Héloïse* ; deux jeunes villageois portent, sur un autre coussin, *Emile*. Un paysan, habillé en dévin, tient avec respect, la partition du *Dévin du Village* ; deux autres portent le *Contrat Social* : deux Officiers-Municipaux, revêtus de l'écharpe, portent le buste de Jean-Jacques Rousseau. Le Maire, entouré de la Municipalité, et suivi d'un autre détachement de la Garde nationale, ferme la marche qui fait le tour du théâtre ; chacun va, par ordre, placer l'attribut dont il est chargé, et chante un couplet relatif à l'ouvrage. Le Maire tient en main une couronne civique, et les jeunes villageoises enlacent de fleurs le pied-d'estal).

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTES, le MAIRE, JUSTIN, ALAIN, OFFICIERS-MUNICIPAUX, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

Chœur du Déserteur : *Oublions jusqu'à la trace.*

CÉLÉBRONS ce jour de fête
Par les plus touchans accords ;
Le sentiment qui l'apprête
Animera nos transports.

Les deux jeunes VILLAGEOISES, *en déposant la nouvelle Héloïse sur le pied-d'estal.*

De la sensible Julie
Quand il nous traça l'ardeur,
Il combattit la furie
D'un préjugé destructeur;
Saint-Preux, tes vives allarmes
Peignent ton cœur sans détour;
Peut-on résister aux charmes
Du doux baiser de l'amour?

CHŒUR.
Célébrons, &c.

Les deux VILLAGEOIS, *en déposant Emile.*

Le savant auteur d'Emile,
Loin du faste et des grandeurs,
Consacra sa plume habile
A former nos jeunes cœurs;
Dans son immortel ouvrage,
Ce bienfaiteur des humains,
Sut, par son mâle courage,
Nous rendre républicains.

CHŒUR.
Célébrons, &c.

Le MAIRE, *en couronnant le buste.*

Que cette palme civique
Qui décore ton tombeau,
Sur ton front patriotique,
Brille d'un éclat nouveau!
Qu'un vil despote en frissonne
Et qu'il reste confondu!
Quand la France te la donne;
Elle honore ta vertu.

CHŒUR.
Célébrons, &c.

La veuve ROUSSEAU, *attendrie aux larmes.*

Du bonheur qui m'environne,
Ah ! que mes sens sont émus
C'est l'amitié qui couronne
La sagesse et les vertus,
Pour mon ame enorgueillie,
Combien ces momens sont doux !
Par le plaisir attendrie,
J'ose chanter avec vous.

CHŒUR.

Célébrons, &c.

LE MAIRE.

Citoyens, lorsque la France entière se rassemble pour honnorer la mémoire de l'homme célèbre qui l'avoit adopté pour sa Patrie ; il m'est bien doux de vous réunir, vous pour qui ce devoir devient encore plus sacré ; c'est près de vous qu'il termina sa glorieuse carrière ; vous avez été dépositaires de ses restes précieux, que vous avez remis pour reposer dans le temple des grands hommes ; les rayons de sa gloire ont souvent réfléchi sur vos asyles ; mais ce n'est pas par un tribut de larmes et de deuil, que nous devons l'honnorer ; ses mânes s'en offenseroient ; c'est un hommage de reconnoissance et d'admiration que nous lui devons.

Air : *Des Marseillais.*

Déjà, le temple de mémoire
Ouvre son portique sacré ;
Déjà le burin de la gloire
Y grave son nom revéré. *bis.*
A l'immortel auteur d'Emile,
La France éleve des autels ;
Par des hommages solemnels,
Il faut honorer son asyle.
Rousseau fut le flambeau de son siècle enchanté ;
Son nom, son nom est garanti par l'immortalité !

JUSTIN.

Le citoyen Maire a raison. Il n'y a pas un de nous à qui son nom ne soit bien cher.

Air du Dévin du Village : *Ta foi ne m'est point ravie.*

Il triompha de l'envie,
Il sut dompter sa fureur ;
Et dans la philosophie *bis.*
Il trouva tout son bonheur.

Air. Romance du Dévin du Village : *Dans ma cabane obscure.*

De la timide enfance,
Il se montra l'appui ;
Il brava l'indigence,
Du pauvre il fut l'ami.
Toujours de la nature
Il surprit les desseins ;
Son éloquence pure,
Eclaira les humains.

ALAIN.

C'est bien, ce cher homme, dont on peut dire avec vérité, que chez lui la sagesse n'attendit pas les années pour se développer.

Air du Dévin du Village : *Quand on sait aimer et plaire.*

Sous les yeux d'un tendre père,
Rousseau forma son esprit ;
A douze ans son caractère
Se montra dans un écrit. (1)

De la brillante jeunesse,
Il sut nous cacher les fleurs,
Mais des fruits de la sagesse
Il répandit les douceurs.
Sous les yeux d'un tendre père, &c.

La veuve ROUSSEAU, *attendrie jusqu'aux larmes.*

Citoyens, suspendez vos éloges; en rendant hommage à l'époux que je pleure chaque jour, vous me faites sentir plus vivement sa perte.

LE MAIRE.

Ces éloges lui sont dus, et vous êtes digne de les entendre, par cela seul qu'il vous a choisie pour vous associer à son sort; jouissez donc de sa gloire, puisque vous fûtes son heureuse compagne.

La veuve ROUSSEAU, *avec attendrissement.*

Homme respectable ! donnez-moi donc un cœur qui puisse suffire à tant de félicités ?

(1) Lettres de Caton, le censeur.

LE MAIRE.

C'est votre immortel époux, qui par son courage à toute épreuve, par ses écrits brûlans, a allumé dans l'ame des Français le feu sacré de ce patriotisme pur, que jamais ne souilla aucune idée d'ambition et de vanité; c'est votre époux, dont le nom s'unira toujours dans les cœurs républicains à celui de la liberté. Il sut nous faire connoître ses charmes, et malgré les persécutions horribles que lui fit éprouver le despotisme, rien ne put ébranler sa fermeté; tendre et constant ami des hommes, il fut l'implacable ennemi des tyrans; c'est à nous à le venger de l'ignominie dont l'esclavage a voulu flétrir sa vie; et déja la Convention Nationale a voulu que la translation de sa dépouille mortelle, dans le temple consacré aux hommes qui auront bien mérité de la Patrie, devint une fête pour la République, et qu'enfin son image fut placée parmi celles des héros de la liberté.

Air : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Que ce moment répand de charmes!
Que mon cœur se sent attendrir!
Mes amis, pardonnez ces larmes,
Ce sont les larmes du plaisir.

VAUDEVILLE.

Air : *Ce fut par la faute du sort.* De Florine.

La veuve ROUSSEAU.

Vous qu'enchaîne un tendre lien,
Soyez jalouses de mes larmes ;
Qu'un jour un sort semblable au mien,
Vous en fasse goûter les charmes;
Vous pouvez en croire mon cœur,
Mon destin doit vous faire envie.
Desirez, pour votre bonheur,
Epoux qui serve la Patrie.

PAULINE.

Autrefois la frivolité
Faisoit toute notre science,
Et sous un langage apprêté
Nous laissions voir notre ignorance ;
Rousseau, par ses écrits brûlans,
Chez nous a ranimé la vie,
Il nous prouva que nos enfans
Appartenoient à la Patrie.

LE MAIRE.

O jour pour moi plein de douceurs!
Rousseau, le modèle des hommes,
Ton image est dans tous les cœurs,
Ta place est par-tout où nous sommes :
Combien nous devons le fêter!
Il combattit la tyrannie;
Les Français viennent s'acquitter
De ce qu'il fit pour la Patrie.

JUSTIN.

Ses écrits, sans fard et sans fiel,
Furent dictés par la nature ;
Il sut blesser d'un trait mortel
Le despotisme et l'imposture.
La liberté reprit ses droits,
Par le flambeau de son génie ;
Implacable ennemi des rois,
Il aima toujours la Patrie.

ALAIN AU PUBLIC.

Aux yeux de ces concitoyens,
Peindre les vertus, la sagesse ;
Il n'est pas de plus sûrs moyens
Pour faire excuser sa foiblesse.
On fait toujours grace à l'auteur,
Et bientôt il se justifie,
Quand il présente au spectateur
L'amour sacré de la Patrie.

FIN.

203